



préservatifs sur la table de chevet... Je ne peux m'empêcher d'imaginer les tristes ébats qui ont trouvé refuge dans cet énorme lit. Dans l'établissement, aucun portier, aucun accueil, il s'agit juste de déposer sa carte de crédit sur un comptoir. Ensuite, le client jouit d'une liberté toute royale. Mais même les amants les plus passionnés ont besoin quelquefois de répit, c'est pourquoi sur un bureau se dressent deux ordinateurs. Mon compagnon de voyage s'y précipite. Pendant des heures, il ne quittera pas son poste. J'en profite pour méditer, et à l'intérieur de ce dojo de fortune je regarde paisiblement passer idées et émotions. Mon internaute a l'air de s'y connaître en jeux informatiques. Je le vois scotché littéralement à son écran, captivé, subjugué par le combat. Même lorsqu'il s'accorde une pause pipi, il coince la touche F4 avec une pièce de monnaie pour que le jeu continue, sans lui. Il semble plus intéressé au monde virtuel qu'au décor kitschissime qui m'intrigue au plus haut point. Je crois bien que ce jour-là nous n'avons pas ouvert les volets, lui tout occupé à dézinguer une légion d'ennemis et moi tout entier abîmé dans une méditation d'une saveur un peu particulière.

Éliminer l'insatisfaction

En discutant avec plusieurs amis, je m'avise que dans ce pays, comme dans beaucoup de régions d'Asie et d'ailleurs, le plus vieux métier du monde et l'industrie du sexe font de terribles dégâts. Et sacrifices humains. Comment oublier les drames qu'il y a derrière ce marché? Un Coréen m'a appris l'existence de prostituées bien particuliers qui, dès 3 heures du matin, recevaient leurs homologues féminines pour qu'elles puissent «se défouler» des coups encaissés.

Au moment d'aller me coucher, je repense à toutes ces femmes et à tous ces hommes contraints de faire le pied de grue pour attendre des clients bien frustrés. Et je me dis que la vie spirituelle a aussi cette vocation: éliminer, dans la mesure du possible, l'insatisfaction, le manque qui nous pousse à accomplir bien des conneries. Éliminer n'est peut-être pas le mot; «vivre avec» conviendrait mieux. Et je me souviens de cette rencontre au

Un motel de passe pour dojo

PAR ALEXANDRE JOLLIEN ILLUSTRATION SILKE WERZINGER

OELA DOIT RESTER ENTRE NOUS. Mais je viens de vivre ma première nuit dans un motel de passe. Avec Yangjunhwa, je visite la Corée du Sud. C'est amusant, mon ami qui d'habitude m'émerveille tant il cueille à fond le moment présent, tant il sait se débarrasser de toute idée de projet et de la peur du lendemain, le voilà nettement moins insouciant depuis qu'il a loué la bagnole. Il guette la moindre égratignure. Chacun a ses soucis. Nos vulnérabilités ne sont pas toujours là où on le croit. Et j'ai peut-être une vision bien trop étriquée de la légèreté. Qui est vraiment capable de la vivre, en profondeur?

Nous arrivons dans un garage. C'est drôle, nous nous trouvons à Busan, dans cette immense ville portuaire de la Corée du Sud, et je me surprends encore à regarder par-devers moi pour voir si quelqu'un m'a aperçu. Aurais-je quelque chose à me reprocher? «Alexandre, surpris en flagrant délit dans un bordel sud-coréen.» En effet, ça ne manquerait pas de piquant! Pour soulager notre bourse, nous n'avons rien déniché de moins cher que d'échouer dans ce motel très bizarre dont nous nous sommes vite rendu compte à quoi il servait prioritairement. Ici, chaque place de parc donne sur un escalier privé qui mène tout droit vers une chambre: discrétion oblige! Dans la pièce, tout y est. Les miroirs au plafond, les coussins en forme de cœur, la baignoire à deux places, la pile de

Il me plaît que les êtres les plus blessés deviennent des MAÎTRES en humanité

Népal avec d'anciennes «travailleuses du sexe», comme on dit techniquement aujourd'hui. Elles m'ont justement délivré une des plus belles leçons de ma vie. L'une d'entre elles me confia: «Je ne serai jamais complètement heureuse tant qu'il y aura du trafic d'êtres humains. Je ne pourrai jamais guérir de toutes mes blessures, mais je peux vivre avec. Et tout faire pour délivrer d'autres femmes de ce terrible sort.» Dans un motel de passe, cette sagesse surabondante que nul ne peut tuer m'envahit. Il me plaît que les êtres les plus blessés, celles et ceux qui ont vécu de grands traumatismes deviennent des maîtres en humanité. Prêtons l'oreille! ■

ALEXANDRE JOLLIEN

A 38 ans, le philosophe valaisan a déjà publié de nombreux livres, avec un succès qui dépasse nos frontières. Si l'écrivain rencontre une telle adhésion, c'est sans doute parce qu'il touche, sans détour, le cœur. Sa chronique paraît toutes les deux semaines.